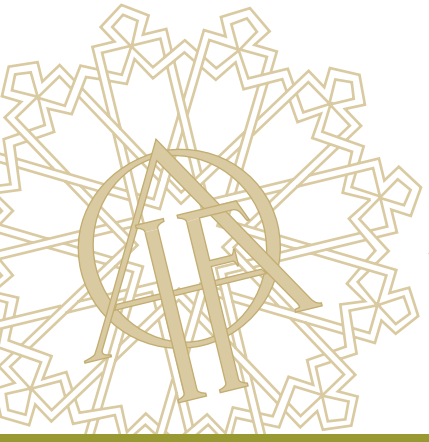
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 25 (1991), p. 415-422

Charles Vial

La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Charles VIAL

LA VILLE DANS LE ROMAN ARABE

DÉCOR IGNORÉ OU PERSONNAGE VEDETTE ?

Dans une étude faite il y a bien longtemps sur « Le Caire des romanciers » [1] j'avais eu l'occasion de remarquer que les romanciers égyptiens sont moins soucieux de décrire le décor urbain que de donner vie à des personnages. Les célèbres descriptions de Nagīb Maḥfūẓ — le représentant désormais universellement connu du roman bourgeois arabe — concernent plus les êtres, dont par ailleurs il décortique la psychologie, que leur environnement. Celui-ci, en revanche, reçoit son éclairage et sa distribution des sentiments qui animent le héros ou l'héroïne que le romancier place sous son projecteur.

Le cas d'un Waliyy al-Dīn Ismaʿīl — autre romancier égyptien — n'est pas fondamentalement différent de celui de Maḥfūẓ. Lui aussi affectionne les vieilles pierres, les ambiances archéologiques et historiques; ses romans se situent tous dans des quartiers pétris d'histoire au pied de mosquées célèbres au Caire : al-Aqmar dans une œuvre qui porte ce titre et qui parut en 1972, Qalāwūn dans *al-Ḥummuṣ al-aḫḍar* (Pois-chiches verts) de 1973, ou en un lieu fameux — les environs de la place al-Ẓāhir voient se dérouler toutes les péripéties d'*al-Bāṭiniyya*, roman de 1979. Pourtant cet espace marqué par l'histoire ne nous retient guère. Quelques évocations, même suggestives, de bâtiments anciens comptent moins, quantitativement et qualitativement parlant, que le vécu souvent torturé des personnages qui y logent ou y passent.

Deux exemples vont nous permettre de prendre sur le fait le romancier qui refuse la description.

Le premier est constitué des deux premières pages d'*al-ʿAnqā'*, (Le Phoenix) de L. ʿAwaḍ [2]. Voici la traduction et le commentaire d'un texte d'environ une page :

« Ḥasan Muftāḥ atteignit le Pont des Anglais, venant de Guīza aux environs de 5 h ½ (de l'après-midi)...

[deux lignes qui exposent son état d'esprit]

1. In *Annales islamologiques* de l'IFAO, t. VIII, Le Caire, 1969. Signalons aussi « La ville dans le roman arabe », in *Hommages à François Daumas*, Montpellier, 1989.

2. Louis ʿAwaḍ, *al-ʿAnqā'*, Dār al-Ṭalīʿa, Beyrouth, 1966.

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« ... *Il leva les yeux vers les grands arbres d'al-Gazīra* » [3] et les tours de l'Exposition agricole puis baissa son regard et vit l'eau du Nil dont il se félicita qu'elle fût très limoneuse; il vit aussi le bavard marchand de limonade, le fainéant marchand de cigarettes, le flic à la peau noire et à l'air endormi et le mendiant borgne et crasseux. *Puis il leva* de nouveau *les yeux vers les grands arbres d'al-Gazīra*, sans y voir les emblèmes royaux ni les corbeaux noirs nichant dans les arbres ou posés sur certaines hampes de drapeaux, *car*, les rues étroites et tortueuses de *Gīza* occupaient son esprit, *sa poussière pestilentielle emplissait son nez, l'odeur de pourriture de ses immondices l'obsédait, le vacarme des marchands et des charretons qui y circulaient lui emplissaient les oreilles et le souvenir de sa boue alourdissait son pas. Même la mouche* qui l'avait accompagné depuis *Gīza* et qui allait sans arrêt de son épaule à sa joue, Ḥasan Muftāḥ n'y prêtait aucune attention...

[six lignes : coucher du soleil, chaleur oppressante]

« ... il se rendit compte de l'endroit où il était, entendit le grincement du tram n° 15 et distingua le bruit d'un appel au loin, dans la rue déserte : « Taxi! Taxi! » et il se mit à chasser *la mouche isolée*, fixant *les emblèmes royaux, les corbeaux, les arbres et les tours*, apercevant une colonne de camions de l'armée anglaise qui tournait autour de la statue de Saʿd Zaġlūl. Mais *la mouche isolée* revint à sa joue et lui revint, avec elle, *l'image des rues tortueuses de Gīza; sa poussière et l'odeur de pourriture de ses immondices l'obsédèrent, dans ses oreilles se répandit le cri de ses marchands, les roues de ses charretons grincèrent et le souvenir de sa boue alourdit son pas*...

[trois lignes et demie : en effet c'est à Giza que tout s'était produit : suicide de son ami, pièce où l'on a trouvé le corps]

« ... Les pensées se succédèrent dans l'esprit de H. M. sans aucun lien entre elles comme dans un film de cinéma...

[deux lignes : il revient à la pièce où son ami est mort et à l'émotion qu'il a éprouvée]

« ... son esprit vagabonda de nouveau dans le monde des souvenirs et il vit la cour de derrière, du collège de Minya. »

[suit l'énumération et la présentation des copains du héros].

On peut faire les remarques suivantes :

— Refus de la description : aucune des trois agglomérations évoquées — Gazīra, Gīza, Minya — n'est décrite.
— Importance accordée aux éléments humains qui ne cessent de se mêler à la description et finalement prennent toute la place.

3. Tous les passages *soulignés* le sont par nous.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— Caractère stéréotypé des deux séries d'éléments (descriptifs et humains). On a affaire à des signaux obsédants.
— C'est le rythme qui est le plus important. La répétition contribue évidemment à créer cette atmosphère obsédante : la mouche est évoquée 3 fois, les arbres, corbeaux, etc... 2 fois et également 2 fois toutes les touches restituant l'ambiance de Gīza, une ambiance très désagréable : mauvaises odeurs, bruits assourdissants ou pénibles, contact collant de la boue.

Donc, les éléments descriptifs présents ici — et parmi lesquels les traits citadins sont d'ailleurs rares — n'interviennent pas en tant que tels, directement, dans ce début de roman qui a plutôt l'aspect d'une ouverture symphonique.

Le deuxième exemple sera emprunté à l'œuvre d'un autre romancier égyptien *Aḥzān Madīna* (« Peines d'une ville ») de Maḥmūd Diyāb [4]. L'action se déroule dans un quartier en voie de construction à la périphérie d'Ismāʿīliyya en 1939-1940. L'auteur, qui parle de sa propre enfance, évoque des souvenirs personnels et donne des indications précises mais peu abondantes sur le lieu de l'action. Ismāʿīliyya se trouve sur le canal de Suez et le quartier qui nous intéresse ici prolonge la ville au nord, en prenant sur le désert. Lorsqu'on entreprend sa construction, Ismāʿīliyya compte déjà deux quartiers : le quartier arabe et le quartier européen (*ifrangī*).

« Il était facile à l'étranger à la ville de reconnaître quel était le quartier européen sans avoir besoin de poser la question. Il n'avait qu'à chercher la première rue ombragée, propre, où ses chaussures ne se crottaient pas et où il pouvait respirer un bon air exempt de toute odeur désagréable. Ce quartier était habité par des *ḫawāga*-s » (p. 11-12).

Ces agréments de l'urbanisme ne sont pas négligeables. Bien entendu certains, pour marquer superbement leur différence, assurent n'y attacher aucune importance et l'un des habitants du quartier qui sort des sables dira : « Mieux vaut une cabane dans le désert qu'un palace dans le quartier européen. » Mais le père du narrateur, en s'installant sur le nouveau lotissement, estime, lui, que l'emplacement a été bien choisi et que, une fois viabilisé, avec une route asphaltée et des promenades bordées d'arbres, ce quartier sera aussi bien, sinon plus beau que le *ḥayy ifrangī*.

Pourtant les questions d'urbanisme ne seront plus évoquées à partir de la page 12. Le narrateur a d'autres souvenirs en tête, qui l'intéressent davantage : d'abord, le bombardement par l'aviation allemande que la bourgade — située dans la zone stratégique du canal de Suez — a subi; mais surtout ces souvenirs concernent la vie de tous les jours, *les relations de voisinage*. Car tous les habitants de la rue, pourtant venus de régions différentes, forment une seule famille, les enfants appellent les voisins de leurs parents « oncle » et « tante ». Le roman, intéressant à plus d'un titre, tire

4. Maḥmūd Diyāb, *Aḥzān Madīna*, al-Hay'a al-miṣriyya li-l-kitāb, Le Caire, 1971.

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

toute sa substance du récit de cette quotidienneté conviviale où pas plus le désert que les bâtisses ne jouent un rôle quelconque.

Le romancier, donc, ne tient nullement à donner à la ville une place éminente dans ses descriptions. La longue nouvelle dont il va s'agir maintenant n'est exceptionnelle qu'en apparence. Nous allons voir qu'en fait, elle ne fait pas exception à la règle. Il s'agit de *Qāʿ al-madina* (Les Bas-Fonds), de Yūsuf Idrīs, de 1958 [5]. Ici, sur un récit de 90 pages, 20 sont consacrées à la description d'un trajet à travers Le Caire menant d'un quartier « chic » (šāriʿ al-ǧabalāwī) jusqu'à ce que l'auteur appelle « les bas-fonds » c'est-à-dire une ruelle sordide située derrière la mosquée d'al-Azhar. C'est à une véritable descente aux enfers que nous assistons. Celle-ci se fait d'abord en voiture puis se termine à pied quand la voie est trop étroite pour permettre le passage d'un véhicule. Et l'on dégringole ainsi, de la ville moderne synonyme d'aisance, de beauté, d'humanité, aux bas-fonds où les êtres en même temps que les lieux se dégradent jusqu'à donner quelque chose d'hallucinant. Le digne juge qui avait mis sur pied cette expédition pour confondre chez elle sa servante qu'il soupçonne de lui avoir volé sa montre, a honte de lui-même et de l'humanité. Il n'imaginait pas que des êtres humains puissent vivre dans ces conditions. L'auteur a sorti quelques années plus tard (1962), une autre nouvelle, très célèbre : *al-ʿAskarī al-aswad* (« Le Policier noir ») où il procède de la même façon : la désagrégation des matériaux de construction correspond à l'effilochement de la personnalité humaine, comme si l'humanité tombait en ruine.

On voit bien en quoi cette inflation de ville ou de ruine de ville correspond en réalité à une hypertrophie de ce qui intéresse le plus le romancier arabe : l'interrogation angoissée sur le devenir de l'homme et ses chances de sauver sa dignité.

Nous avons vu bas-fonds, obscurité, délabrement. Mais la face éclairée de la ville, mais la ville brillant de tous ses feux peut elle aussi acquérir une position centrale dans l'intrigue et dans la psychologie des personnages. C'est encore du Caire que nous parle une autre nouvelle de Yūsuf Idrīs *al-Naddāha* (« La Sirène ») [6]. L'héroïne, jeune paysanne égyptienne, rêve d'aller au Caire. Elle épouse le garçon de son village qui est susceptible de lui permettre de réaliser son rêve : il a été engagé comme portier dans un immeuble cairote.

Avant de s'y rendre, elle en rêve comme d'un univers aux antipodes du sien, quasi magique, peuplé de femmes élégantes, d'hommes au teint rose circulant en voiture, des seigneurs qui dépensent sans compter.

Quand elle découvre la capitale, à la descente du train, elle est abasourdie. C'est un monde plus énorme, plus grouillant que ce qu'elle avait imaginé. Une vraie cohue de jour de fête. Cette ville est une fête perpétuelle.

5. In *Alaysa kaḏālik*; cette nouvelle sera reprise dans un autre recueil auquel elle donnera son titre en 1961.

6. Je ne connais pas la date de parution, mais celle-ci doit être relativement récente, après 1980 sans doute. La nouvelle a donné son titre au recueil où elle figure, Dār al-ʿAwda, Beyrouth.

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais en même temps, elle éprouve une sensation de malaise. Peur physique de ces bolides qui risquent de vous écraser si vous faites un faux-pas. Impression que Le Caire est une mer sans rivage et sans fonds, « une mer puissante, brutale; des milliers de mains en sortaient, des milliers de sourires, trompeurs comme ceux des fées et des sirènes l'appelaient, la persuadant de se mettre à l'eau » (p. 20).

Elle finit par succomber à cette attirance surhumaine. La chute pour elle, c'est un viol dont elle est victime en plein jour, chez elle. Quand le violeur la prend, c'est Le Caire qui la violente « une ville entière la pénétrait, de force, s'insinuait en elle jusqu'à son être le plus intime » (p. 32).

Pourtant, après le scandale, quand son mari, l'ayant épargnée à sa grande surprise, l'emmène, elle et ses deux enfants, elle les laisse prendre le train sans elle. À la gare elle leur fausse compagnie : « Elle retourne au Caire, de sa propre volonté cette fois et non pour obéir à quelque voix, à quelque sirène que ce soit » (p. 35).

Avec cette histoire assez curieuse on a franchi, semble-t-il, un degré de plus dans la personnification du cadre. Le voici, idéalisé, intériorisé, devenu consubstantiel de la psychologie de l'héroïne, participant en quelque sorte à la trame du récit. Il y a pourtant plus spectaculaire encore; la ville peut connaître une promotion romanesque qui apparaît comme une véritable mutation qualitative, surtout si nous passons de la nouvelle au roman, pour y rester.

Maintenant, en effet, le moment est vraiment venu de nous intéresser à trois illustrations de ce qui reste tout de même exceptionnel dans cette littérature et que nous appelons « la ville-personnage ».

Dans trois romans écrits par trois auteurs de trois pays arabes différents, nous allons voir comment une ville, soit d'emblée soit un peu plus tard, se révèle, sans aucun doute possible, comme le véritable sujet de l'œuvre ou, si l'on veut, son personnage vedette.

Bayrut 75 [7] de la romancière syrienne Ġāda al-Sammān le proclame dès le titre. On risque de passer à côté de l'essentiel si l'on souligne son caractère prophétique — en effet, le roman a été rédigé avant la fin de 1974, c'est-à-dire à la veille de ce que l'on a d'abord désigné sous l'euphémisme des « événements du Liban » pour l'appeler ensuite « la guerre des deux ans » et, quinze ans plus tard, renoncer à supputer la moindre date pour un retour à une paix durable. On serait également mal inspiré, pensons-nous, si l'on voyait dans ce récit le maladroit assemblage de situations où la drogue, le sexe, la misère, le luxe s'étalent comme dans des romans-photos qui viseraient la provocation plutôt que l'édification. En réalité s'il y a, en effet, de la provocation systématique et parfois des maladresses de réalisation, l'entreprise n'en est pas moins fermement menée. La construction d'ensemble est assez claire et certains épisodes assez significatifs pour

7. Ġāda al-Sammān, *Bayrut* 75, Dār al-Ādāb, Beyrouth, mars 1975.

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qu'on comprenne que les destins individuels ne constituent pas l'essentiel ici. Ils interviennent, malheureux ou funestes, dans la mesure où ils corroborent l'impression de malaise qui s'empare du lecteur dès la première page. Cette impression devient certitude assez vite quand on découvre Beyrouth de nuit en la surplombant depuis un lacet de la route de Damas. Elle apparaît, scintillant de mille feux comme autant de bijoux qu'une magicienne aurait laissés sur le rivage — avec ses sortilèges — avant d'entrer dans la mer. Tout est dans cette vision prémonitoire d'une ville à la fois attirante et inquiétante. La suite de l'histoire montrera, en effet, la folie et l'inconscience des hommes, l'aberration de l'injustice sociale. Beyrouth elle-même, personnification d'une population déboussolée, est victime de ses sortilèges. La dernière image est particulièrement significative. Le héros principal, victime de sa trop grande sensibilité et de la vie qu'il a menée dans cette ville de perdition est interné dans un hôpital psychiatrique. Il s'en évade, arrache la plaque de l'établissement et va la planter à l'entrée de la ville, à la place de la plaque où son nom est inscrit. Ainsi, au lieu de « Beyrouth » on lit désormais « Asile psychiatrique ».

Le roman suivant de Ġāda al-Sammān, paru fin 1975, s'intitule *Kawābīs Bayrūt* (« Les cauchemars de Beyrouth »). L'auteur nous y fait pénétrer dans l'asile d'aliénés qu'est vraiment devenue Beyrouth. D'explosions en incendies, la ville voit sa personnalité se fragmenter, se morceler.

Avec *Ayyām al-insān al-sabʿa* (« Les septs jour de l'homme ») de l'Égyptien ʿAbd al-Ḥakīm Qāsim [8], nous avons manifestement affaire à une autobiographie. Des souvenirs d'enfance, de nouveau, se trouvent mis à contribution. Mais ici, il y a une raison capitale pour laquelle tout cela a été évoqué. Ce fils de cheikh de confrérie mystique était animé par une foi extrême pour le saint Aḥmad Badawī dont le sanctuaire se trouve à Ṭanṭā, ville du Delta, de même qu'il vouait une affection et une admiration sans borne à son père et à ses fidèles *darwīš*-s. Or, sa foi, sa considération pour la *ṭarīqa*, il va les perdre, alors qu'il est à peine adolescent, lors du pèlerinage annuel au mausolée d'al-Sayyid Badawī, à Ṭanṭā.

La ville, elle est déjà présente à la campagne quand les pieux *darwīš*-s — et le petit narrateur parmi eux — préparent deux fois par semaine, par des lectures pieuses et des *ḏikr*-s, le pèlerinage tant attentu. La ville, elle est là, également, dans les rapports qui, durant le pèlerinage, s'établissent entre pèlerins et citadins. Ces derniers sont heureux de l'événement, non seulement parce qu'ils peuvent gruger des péquenots arrivés tout droit de leur cambrousse, mais parce que cette venue les change un peu du train-train quotidien. La ville elle est là aussi, comme travestie, parce que la voilà soudain tout à fait occupée par la campagne!

Les pèlerins qui se sont déplacés en famille et sont lourdement chargés, campent sur une vaste esplanade — en réalité un champ de blé! Ils couchent sous des tentes de

8. ʿAbd al-Ḥakīm Qāsim, *Ayyām al-insān al-sabʿa*, Kitābāt ǧadīda, sans date.

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

toile ou dans des cabanes qu'ils ont apportées. Le nom de la confrérie et de son cheikh figurent sur une pancarte placée au-dessus de l'entrée du campement.

Mais la ville, c'est encore le sanctuaire lui-même, édifice imposant dont la coupole, les colonnes, les murs, semblent avoir la vertu de transformer toutes les voix venant de cette foule énorme, les bruits, les cris, la musique, les chants, d'en faire une espèce de voix unique, énorme, majestueuse, impressionnante, qui serre le cœur.

La ville, c'est enfin la foule à l'extérieur, terrible, progressant en un flot inexorable, comme un animal fabuleux, un dragon pourrait-on dire, si cet animal existait dans le bestiaire légendaire arabo-musulman. C'est cela le paroxysme de la ville et du roman. Ensuite, ce sera la fin de l'enfance, la mort du cheikh, l'éclipse d'un monde aussi.

Avec *al-Zilzāl* (« le Tremblement de terre » ou « l'Apocalypse ») de l'Algérien al-Ṭāhir Waṭṭār [9], l'on serait tenté de penser que nous demeurons dans la même ambiance car le titre reprend celui de la sourate XCIX, traduite « Le Séisme » par Régis Blachère, sourate dans laquelle sont notamment décrits dans un verset célèbre les effets inouis de l'Apocalypse.

Le héros pourtant, n'a rien d'un *darwīš*. C'est un proviseur de lycée d'Alger venu en voiture automobile à Constantine dans un but bien précis. Informé que la réforme agraire est imminente, il veut essayer de soustraire à la confiscation qui les menace, les milliers d'hectares qu'il possède autour de la ville de Constantine. Pour parvenir à ses fins, il compte retrouver dans sa ville natale, des parents éloignés qui accepteraient de lui servir de prête-nom pour la façade, tandis qu'il demeurerait le seul vrai propriétaire.

Le roman est consacré au déroulement de cette quête qui s'avère vite vouée à l'échec. La présence de la ville est constante, inévitable, envahissante. Les sept chapitres du livre ont pour titre les noms des mosquées et ponts de Constantine — dont on connaît la situation pittoresque, nid d'aigle au-dessus de l'oued Rummel qu'elle domine de très haut et qui coule dans une sorte de canon. On sent presque physiquement le poids de cette ville qui risque de compromettre la stabilité du rocher sur lequel elle est installée. Car la population a dangereusement augmenté, l'agglomération étant passée en quelques années de 50 000 à 500 000 habitants. Le flot des nouveaux habitants a même largement débordé vers le bas, où se trouvent les bidonvilles, et le dépotoir de Bū al-Afrayis est envahi par une foule de miséreux qui, comme des animaux, mangent tout ce qu'ils trouvent. L'équilibre instable du rocher constitue un élément essentiel, non seulement de l'atmosphère dramatique, mais du drame même.

Le héros ne peut chasser de son esprit la menace d'un cataclysme imminent. Il peut, d'autant moins, échapper à cette obsession que nous sommes un vendredi et qu'il a entendu le fameux verset de la sourate *al-Zilzāl* au cours de la *ḫuṭba* à la grande mosquée. D'autre part, le plan qu'il avait imaginé échoue lamentablement. Ses parents qu'il méprisait jadis et qu'il avait perdus de vue depuis bien longtemps, se soucient peu de lui venir en aide. Ces échecs répétés sapent son moral, la chaleur l'incommode, un

9. Al-Ṭāhir Waṭṭār, *al-Zilzāl*, S.N.E.D., 1973.

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

mal mystérieux le mine. Ses facultés mentales semblent atteintes de plus en plus gravement. La folie le guette.

Pour cet esprit malade, la présence traumatisante de la ville est moins celle du relief que celle des creux. Ce ne sont pas tant les bâtisses qui l'obsèdent, que les rues. Leur lacis est complaisamment détaillé parce que beaucoup de monde y circule dans tous les sens, se livre à un négoce quelconque sur les trottoirs et les places. Foule besogneuse ou déambulante, agitation. Au fur et à mesure que le délire du héros s'aggrave, le mouvement s'accélère, comme fouetté par les fragments du fameux verset sur l'Apocalypse qui sont repris à intervalles de plus en plus rapprochés. Finalement, la raison de notre proviseur sombre complètement et il faut lui passer une camisole de force.

* * *

Comment conclure?

On est déjà fondé à se poser une terrible question préjudicielle : l'homme est-il valablement représenté par le roman ? Je rappellerai à cet égard, que le romancier égyptien Yaḥyā Ḥaqqī exprimait naguère l'idée suivant laquelle le paysan égyptien était particulièrement ignoré par le roman. Et pourtant, Y. Ḥaqqī lui-même, ʿAbd al-Raḥmān al-Šarqāwī et Yūsuf Idrīs étaient passés par là!

Mais si, nous désintéressant des personnages de fiction, nous faisons porter notre attention sur le cadre dans lequel ils évoluent, je me demande si la formule ne mériterait pas d'être inversée. La campagne arabe — steppe et désert compris — me semble plus présente que la ville.

Celle-ci est particulièrement évanescente. Au mieux apparaîtra la différence entre capitale et bourgade. On distinguera dans une grande agglomération des zones qui éventuellement contrastent, mais urbanisme et architecture ne retiennent guère les écrivains. C'est l'Homme qui compte. Même pour seulement suggérer un décor urbain, le narrateur a besoin de la présence humaine. Une rue, un quartier, une ville entière, ne valent que par l'humanité qui les hante. Le décor est ignoré ou réduit à un emblème élémentaire — voire une pancarte signalétique — à moins de refléter les heurs — et surtout les malheurs — des acteurs de la Comédie Humaine.

Mais il y a pourtant des cas où la ville s'impose en quelque sorte monstrueusement à l'attention du lecteur de romans arabes. Qui ne voit que c'est parce qu'elle est tout entière humanisée? Beyrouth la frivole n'en finit pas de payer sa tare d'être la ville de tous les péchés, surtout vue par une Syrienne qui la compare *in petto* à la prude Damas où, soit dit en passant, elle n'accepterait pas de vivre. Ṭanṭā n'est rien d'autre qu'un campement provisoire — doublement provisoire, la durée d'un pèlerinage, la durée d'une enfance pieuse. Constantine est un défi aux lois physiques de l'équilibre, mais c'est une faible raison d'homme qui chavire.

On constatera pour terminer, que les trois œuvres signalées pour le relief que la présence de la ville y prend ne sont pas spécialement gaies. Est-ce particulier au roman arabe?

AnIsl 25 (1991), p. 415-422 Charles Vial
La ville dans le roman arabe: décor ignoré ou personnage vedette?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net